

PIANISTE, 72 ANS

PARI BARKESHLI

## Le plus dur ? C'est sans doute la nostalgie

Dès 1978, quand elle apprend l'existence d'un mouvement de contestation clandestin au sein de l'université de Téhéran où elle enseigne, la pianiste Pari Barkeshli rejoint cette association qui «rassemblait des gens de tous bords, sympathisants de gauche, intellectuels mais aussi des religieux qui propageaient la pensée de l'ayatollah Khomeyni présenté comme un vieux théologien qui ne s'intéressait qu'à ses études, un symbole de moralité». Déjà, en octobre 1976, lors de la visite à Téhéran du président de la République française, Valéry Giscard d'Estaing, cette musicienne réputée avait inventé un prétexte pour éviter l'injonction qu'il lui avait été faite par le ministre de la Culture iranien d'interpréter «quelques œuvres, de préférence françaises» à la cour. Diplômée du conservatoire national de Paris, elle n'avait aucune envie d'être considérée comme «la pianiste officielle du chah». «Je n'aime pas sa façon de diriger le pays, la corruption, cette manière de

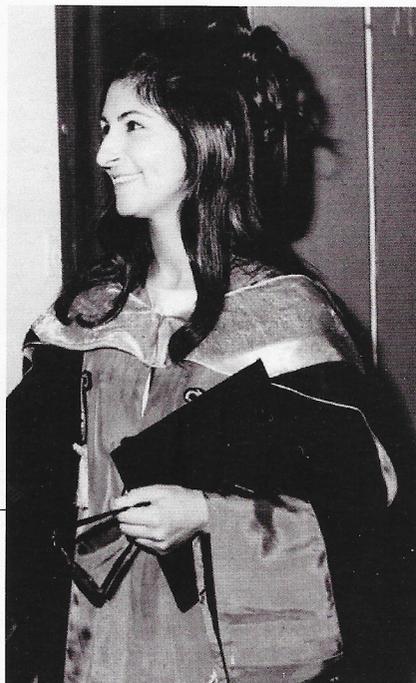
considérer l'argent du pétrole comme le sien, sa dépendance vis-à-vis des Etats-Unis, l'absence de liberté d'expression.» A une autre occasion, invitée «sans pouvoir dire non» par la chabanouh Farah Diba à une réception au palais Niyaravan, elle se souvient avoir reculé le plus possible l'instant de serrer la main de la reine en se mettant en retrait derrière les autres invités. «Des enfantillages», s'amuse amèrement aujourd'hui l'auteur du récit autobiographique *Où est passé mon Damâvand ?* (éditions L'Harmattan, 2015).

### En 1981, on l'interpelle : «Où est votre voile ?»

Au fil de l'année 1978, les grèves et les manifestations contre le chah se succèdent. Mais quand Chapour Bakhtiar est nommé Premier ministre, «son discours sur la fin de la censure, son refus de laisser la religion diriger l'Etat» la rassure. «Je pensais qu'une fois le chah parti, l'Iran deviendrait une République démocratique.» Une position «minoritaire» dans son mouvement. La prise du pouvoir

par Khomeyni, ses déclarations télévisées sur «une République islamique, ni plus ni moins», son rôle de «guide» pour «un troupeau de brebis égarées» mettent le public en transe. Pari Barkeshli comprend que les choses tournent mal. Le vrai déclic survient le jour où elle est interpellée à l'entrée de l'université par de jeunes pasdars (les gardiens de la révolution). «Où est votre voile ? Couvrez-vous la tête», lui intiment-ils. On est en 1981. A cette époque, il est très difficile de sortir du pays. Une des conditions : la nécessité de recevoir des soins médicaux à l'étranger. «Ma mère étant cardiaque, notre seule chance consistait à organiser son départ et m'inscrire sur la demande en tant qu'accompagnatrice.» Les démarches sont longues, difficiles et dangereuses. Il faut vendre la maison pour réunir un peu d'argent, ne se confier à personne. La musicienne va jusqu'à trafiquer l'attestation d'une amie française qui promet de les accueillir. En mars 1982, mère et fille arrivent in extremis dans la capitale française que Pari Barkeshli croyait bien connaître pour y avoir passé plusieurs années lors de ses études au conservatoire. «C'est très différent de quitter son pays quand on sait qu'on ne pourra pas y retourner. J'imaginai les difficultés matérielles, pas la nostalgie.» De l'Iran «sous le choc» qu'elle n'a pas reconnu quand elle y est retournée une seule fois, en 1988, à la fin de la guerre avec l'Irak, elle préfère garder le souvenir «d'avant la révolution». Le soleil, les ciels magnifiques et, dans sa main, cette pierre toute simple. Un vestige ramassé il y a bien longtemps lors d'une excursion à Persépolis. ■

Pari Barkeshli a fui l'Iran des mollahs en 1982. Elle garde en souvenir une pierre de Persépolis, évocation de la grandeur de la civilisation iranienne.



Coll. particulière/Mathilde Cudeville (2)